

croit les amabilités que BHL lance dans son livre à Josette Clotis, ravissante « grue » qui osa retarder l'entrée de Malraux dans la Résistance. Vive, par contre, les « saintes » femmes — elles ont droit à tout un chapitre — qui abdiquèrent pour leur grand homme une œuvre « mineure » (mais comment le savoir si elles ne l'ont pas écrite ?).

L'amour des femmes, indispensable ingrédient à une vie romanesque, la seule qui vaille. Le courage physique aussi, pas celui des matamores, mais un courage inquiet, arraché à une peur panique. Deux raisons pour BHL

d'être fasciné par des hommes comme Romain Gary, éblouissant raté dont l'œuvre fut occultée par la vie. Comme Drieu La Rochelle aussi, pourtant un « franc salaud », mais avec un tel panache dans ses égarements que Malraux, lié à lui par une vieille affection, lui demande en 1943 d'être parrain de son second fils. Alors, si Malraux lui-même... Malraux, le premier au panthéon de BHL, « le modèle », « le plus grand » — vingt pleines pages pour glorifier son action dans la guerre d'Espagne — « seul écrivain aussi à l'aise aux commandes d'un char ou au poste de mitrailleur-avant d'un Potez 42 que devant la page blanche d'un roman en gestation ».

Malraux, un frère aîné rencontré par Bernard adolescent dans « La condition humaine » et à jamais pour lui jeune aventurier au poing levé, même si un vieux ministre agité de tics a usurpé son nom. Un aîné sur les traces duquel BHL aimerait tant marcher qu'il fera — en vain — des pieds et des mains pour décrocher comme lui le Goncourt, « histoire d'avoir la paix après ».]

Vous voulez vivre, écrire de la philo, des essais, des romans, vous voulez être éditeur (chez Grasset), directeur de revue (« La Règle du jeu »), vous voulez faire de la télévision, vous venez de prendre la présidence de la Commission d'avance sur recettes au CNC (Centre national du cinéma) : n'y a-t-il pas là un sérieux risque de dispersion ?

Un écrivain ne peut rester tout le temps vissé à sa table ! Vous savez que, lorsque Sartre, deux années de suite, a voulu lire Heidegger puis Husserl, il a failli devenir fou ? Eh bien, je sors, moi, de plusieurs années de travail personnel, et l'idée de m'intéresser à celui des autres, l'idée aussi de voir fonctionner un peu de l'intérieur la machine du cinéma, me passionne. Je suis de ceux pour qui, dans l'ordre de l'esprit, tout va finalement dans le même sens.

Même votre film ?

Oui, bien sûr. Avant de commencer, je pensais qu'il me faudrait improviser une nouvelle langue, une nouvelle rhétorique, un nouveau rythme. Eh bien, pas tant que ça : non seulement dans les commentaires, mais aussi dans le montage des images, l'économie de ce langage était étrangement semblable à celle de mes textes. Aujourd'hui, j'ai très envie de faire un film moi-même. [Dès la fin de ses fonctions au CNC, il devrait donner le premier coup de manivelle des « Derniers jours de Charles Baudelaire », avec Da-



Jean-Paul Sartre en 1972, manifestant devant les usines Renault

« Un écrivain ne peut rester tout le temps vissé à sa table ! Vous savez que, lorsque Sartre, deux années de suite, a voulu lire Heidegger puis Husserl, il a failli devenir fou ? »

niel Auteuil en poète maudit.]

On va vous reprocher, avec ces « Aventures de la Liberté », de vous mettre encore une fois en avant : 11 % du temps d'antenne avec BHL en gros plan !

Tant que ça ? Oui, vous avez raison : entre cinq et six minutes par émission. Le fait est que nous avons fait, Alain Ferrari, le réalisateur, et moi, une histoire subjective.

Vous avez fait et refait les prises ?

Oui, mais toujours par désir de simplifier, de neutraliser

ma présence, de supprimer tout ce qui pouvait ressembler à du pathos. Dans les plans de moi qui sont muets [on voit BHL mener l'enquête à Moscou, Berlin, Nuremberg, Alger], je suis toujours en amorce, plus ou moins dans l'ombre. (Riant :) Vous me direz que c'est le comble du narcissisme...

De ce type « pantinisé par les médias » comme vous dites, vous avouez dans votre livre que vous n'aimeriez pas trop être l'ami.

Il y a là un piège, en effet, que je me suis tendu à moi-même à un moment de ma vie. C'est vrai que je ne m'aime pas beaucoup à la télévision. Hier, parce que je me voyais trop souvent pris en défaut de lucidité, pas assez maître de mes effets de discours. Aujourd'hui, bizarrement, c'est l'inverse, je me trouve trop prévisible.

Changez de look ! Coupez vos cheveux, bouctonnez plus haut vos chemises, souriez enfin sur les photos !

Il y a tant d'écrivains — à commencer par Cocteau — qui s'y sont essayés !

Vous le ferez ?

A partir de 40 ans — j'en ai 42 — on est responsable de son visage, disait Roger Vailland : vouloir en changer serait aller dans le sens d'une frivolité plus grande encore.

D'une certaine manière, avec votre allure d'éternel adolescent, ne sacrifiez-vous pas à ce « juvénisme » que vous dénoncez chez les intellectuels ?

Vous êtes drôle ! Je suis comme je suis. Et ça n'a rien à voir avec la télévision. J'aime bien le grand âge, au demeurant, je m'y sentirai bien.

Peut-on faire de vieux os quand on vit comme vous en état d'urgence ? (Cf. le spectacle d'un BHL débarquant pour déjeuner au très chic Récamier, l'une de ses cantines préférées, au sortir d'une nuit de montage, aussi hâte et pâle, mal rasé, le cheveu en brousaille, que s'il revenait du front.)

Il me semble parfois que les gens en général et les écrivains en particulier règlent inconsciemment leur souffle sur le temps qu'ils ont à vivre. Regardez René Crevel, qui se suicide en 1935 : il a toujours su que les années lui étaient comptées. Inversement, avec Malraux — pourtant la fièvre faite homme — on a le sentiment de quelqu'un qui a ajusté son tir sur l'hypothèse d'une vie longue. Disons